

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 5

Artikel: Les campagnes allemandes d'occident de 1914 à 1916
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXII^e Année

N° 5

Mai 1917

Les campagnes allemandes d'occident

de 1914 à 1916.

Après trois campagnes d'offensive, de contre-offensive et de défensive sur le terrain conquis, l'armée allemande d'occident recule. Le présent article se propose de demander à ces trois campagnes de l'armée allemande la signification de son recul.

De 1914 à fin 1916, l'ensemble des opérations a compté six moments principaux :

1. L'invasion de la Belgique et les batailles sur les frontières françaises ;
2. La bataille de la Marne ;
3. La course à la mer ;
4. La bataille des Flandres ;
5. La bataille de Verdun ;
6. La bataille de la Somme.

1. L'invasion de la Belgique et les batailles sur la frontière française.

On se rappelle l'impression produite par le premier déploiement allemand. Sept armées concentrées entre la frontière suisse et la frontière hollandaise se déployèrent et prononcèrent une vaste conversion vers le sud, l'aile gauche pivotant autour de Bâle, tandis que l'aile droite traversait la Belgique entre la Meuse et la mer. Le but de ce déploiement et de cette conversion était d'envelopper par leur gauche, et

peut-être par leurs deux flancs, les armées ennemis concentrées dans le nord de la France et supposées face à la Lorraine et aux Ardennes belges.

Aussi longtemps qu'une documentation précise n'est pas connue, il faut apporter une extrême circonspection à apprécier les actes d'un chef d'armée. C'est ce dont le grand public se préoccupe généralement le moins. Que les revers soient le sort du général, un tas de braves gens le condamneront en conséquence, comme ils l'auraient loué sur ses succès. Jugements d'une entière bonne foi, cela est certain, ce qui n'ôte rien à leur risque d'injustice. La valeur d'un général, comme d'ailleurs de tout homme, ne se mesure pas à la réussite ou à l'insuccès de ses combinaisons, mais à l'intelligence, au caractère et à l'art qu'il a dû déployer pour les concevoir et les exécuter. Une manœuvre supérieurement imaginée et dirigée peut échouer devant un infime hasard ; une manœuvre vouée à l'insuccès peut aboutir par un heureux imprévu. La première n'en restera pas moins à l'éloge du général vaincu que la foule poursuivra de ses sarcasmes, et la seconde ne changera rien à la médiocrité du général vainqueur, porté par la foule au pinacle.

On réservera donc la documentation future sur laquelle l'histoire sera autorisée à fonder ses arrêts, et l'on constatera, dans le moment actuel, que le magistral déploiement allemand a produit l'impression d'une manœuvre minutieusement apprêtée, agencée et ordonnée.

Est-ce un éloge ? est-ce un reproche ? Ce serait un éloge si l'on admettait que les règlements militaires ont raison de conseiller la mise en œuvre des troupes selon un plan rationnel et sans se préoccuper des contre-mesures que pourrait opposer l'adversaire. Ce serait un reproche, s'il fallait voir dans ce plan dit rationnel la simple manifestation d'une idée préconçue. Il n'est pas impossible que tel ait été le cas en 1914. L'auteur du plan aurait admis que la victoire pouvait être fondée sur des règles déterminées, dont il suffisait de se rapprocher le plus complètement. Une nation douée du génie de l'organisation, organise la victoire comme toute autre chose.

Il n'y aurait qu'à déterminer avec exactitude les éléments qui la garantissent.

Dans cet ordre d'idée, il sera intéressant de rechercher l'influence exercée sur la préparation de la campagne de 1914, en Allemagne, par l'étude de la guerre de 1870. L'ouvrage du grand état-major prussien que tous les militaires connaissent, sera, dans cette étude, un point de départ précieux. On constatera qu'il a voulu être non seulement un exposé des faits, mais plus encore une affirmation de la meilleure méthode de guerre. Il a entendu démontrer ce que devrait être la guerre parfaite, la guerre scientifique, organisée pour ainsi dire à coup sûr, laissant la moindre marge au hasard, la guerre productrice de victoire obtenue par la perfection et la sécurité de la doctrine et du procédé.

La bouffée d'orgueil aidant, Moltke, le vainqueur de 1870, est devenu le prototype de cette guerre-là, Moltke proclamé le supérieur de Napoléon, — sans parler des autres grands capitaines, — en vertu non seulement de ses succès militaires, mais en vertu de cette extraordinaire croyance allemande de la supériorité de la race germanique. Moltke est au-dessus de Napoléon, parce que, à des succès proclamés égaux, il a l'avantage d'ajouter son appartenance à une race supérieure.

Cette croyance puérile n'empêche pas Moltke d'être en infériorité vis-à-vis de Napoléon au moins sur un point de fait, sans parler de quelques autres. Il n'a commandé que deux grandes campagnes pour quatorze dirigées par Napoléon. Les occasions ont donc été en nombre plus limité où il a dû débrouiller des situations stratégiques, et dans ces quelques occasions [les circonstances l'ont conduit à répéter la même manœuvre. Sadowa, l'essai d'enveloppement des Français sur la Sarre, St-Privat, Sedan, ces quatre opérations sont du même type.

Que l'on rapproche le déploiement allemand de 1914 de cette manœuvre, on acquiert l'impression que pour l'état-major impérial, ou du moins pour le général qui l'a inspiré, elle est devenue la manœuvre-type, productrice de la victoire

organisée, si ce n'est infaillible au moins presque certaine. Quarante années de littérature militaire ont ancré cette opinion dans l'esprit de nombreux officiers. On n'a jugé de la valeur des guerres antiques et modernes que par la mesure en laquelle elles se modelaient sur la manœuvre-type. Une des dernières manifestations, avant la guerre, de cette conception a été la publication dans les *Vierteljahrshefte für Truppen-führung* d'un article du feld-maréchal de Schlieffen, intitulé *Cannae*, démontrant que Moltke à Sadowa et à Sedan fut l'Annibal de Cannes, et que la victoire est l'apanage du chef qui se rapproche le plus, dans ses opérations, de la manœuvre-école de Cannes, Sadowa, Sedan.

C'est sur cette base qu'en 1914 l'état-major impérial aurait préparé son imposante conversion à gauche, à travers la Belgique. Il aurait monté cette édition considérablement augmentée de la manœuvre allemande fondamentale et parfaite. Quand l'heure de l'exécution fut venue, il devait suffire de peser sur la manette pour que l'énorme machine s'ébranlât¹.

Quelle que soit la valeur de l'hypothèse, les faits témoignèrent sur la frontière française d'une attaque aux deux ailes et au centre, mais l'enveloppement ne suivit pas.

L'état-major français, soucieux de ne point violer la neutralité belge ni celle du Luxembourg, avait concentré ses cinq armées face aux Vosges, prêtes à pénétrer en Alsace et en Lorraine. Lorsqu'il constata l'entrée des Allemands dans le Luxembourg et en Belgique, il allongea son front à gauche et fit face, dans les Ardennes, à l'offensive qui se dessinait au nord. Dans le courant du mois d'août, l'armée britannique vint prolonger encore cette gauche dans le sud de la Belgique, autour de Mons.

C'est là, vers Mons et Charleroi où combattait à la droite

¹ Cette hypothèse, à laquelle on en peut opposer d'autres, est reprise d'un article du *Journal de Genève* publié le 24 janvier 1915. Après deux ans, les faits ne sont pas assez connus pour qu'il soit possible d'en affirmer ou d'en contester le bien-fondé. Je constate cependant que les études de M. Gabriel Hanotaux apportent des démonstrations intéressantes à son appui. Lire le tome IV^e de l'*Histoire de la guerre de 1914*, pp. 113 et suivantes ; en outre, un article paru dans la *Revue hebdomadaire* du 22 juillet 1916, et un autre article *La bataille des Ardennes*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 février 1917.

du maréchal French la 5^e armée du général Lanrezac qu'eut lieu l'attaque destinée à envelopper le flanc gauche des Alliés. Elle fut menée par la I^e armée allemande du général de Kluck, ayant à sa gauche la II^e du général de Bulow, en tout plus de 500 000 hommes. Malgré la supériorité numérique, l'élan des troupes, et les communiqués de l'état-major impérial représentant l'armée French disloquée et fuyant vers ses vaisseaux, l'aile droite allemande n'enveloppa pas le flanc gauche des Alliés. Ceux-ci, échappant à l'étreinte, battirent en retraite en remontant la vallée de la Sambre, puis en descendant l'Oise en direction de Paris.

L'attaque centrale eut lieu dans les Ardennes où les adversaires se heurtèrent l'un à autre en de nombreux combats de rencontre. Du côté allemand, trois armées, III^e, IV^e et V^e étaient commandées respectivement par le général von Hausser, le duc de Wurtemberg et le prince héritier d'Allemagne ; en tout 550 000 à 600 000 hommes. Du côté français, la 4^e armée, général Langle de Carry, la 3^e, général Ruffley, et une armée dite de Lorraine, général Maunoury, comptaient environ 450 000 hommes. Les combats furent très durs, mais ici aussi les armées vaincues parvinrent à se dégager, et se retirèrent vers le sud, repassant la Meuse, puis l'Aisne, enfin la Marne.

Quant à l'attaque dirigée contre l'aile droite française et menée, en Lorraine, par le prince de Bavière et le général de Heeringen commandant les VI^e et VII^e armées allemandes, elle dut bientôt s'arrêter devant la barrière fortifiée de l'est, défendue par la 2^e armée du général de Castelnau et par la 1^e du général Dubail.

2. La bataille de la Marne.

Ainsi, comme en 1870 sur la Sarre, la première manœuvre allemande d'enveloppement n'aboutit pas. L'aile droite alliée avait conservé la frontière militaire de l'Est, et le centre et la gauche avaient rompu la lutte assez tôt pour n'être pas désunis et s'en aller reformer un front plus au sud, qui se mettra en mesure d'accepter une nouvelle bataille. Cette bataille fut

celle de la Marne, entre le camp retranché de Paris, appui d'aile gauche des alliés, et la forteresse de Verdun, appui d'aile droite. En prolongation de celle-ci, et protégeant les derrières du front, les armées Dubail et de Castelnau continuaient à garnir la barrière fortifiée de Verdun-Nancy-Belfort.

Les armées alliées du front de la Marne vont recevoir le choc allemand disposées comme suit :

La 3^e armée, sous le général Sarrail remplaçant Ruffey, appuie sa droite à Verdun et fait face au nord-ouest au sud du massif de l'Argonne.

A sa gauche, l'armée Langle de Carry, 4^e armée, est à cheval sur la Marne, à Vitry-le-François, au sud de Châlons.

Entre elle et la 5^e armée une nouvelle formation, mise sous les ordres du général Foch et qui porte le N° 9, occupe l'espace de Mailly à Sézanne.

La 5^e armée, maintenant commandée par le général Franchet d'Esperey, est à gauche de la 9^e, dans la région nord de Provins.

L'intervalle entre cette armée et le camp retranché de Paris est rempli par l'armée britannique.

Dans le camp retranché, une 6^e armée est en voie d'organisation, composée entre autres de troupes ramenées d'Alsace. Elle a été placée sous les ordres du général Maunoury. La garnison du camp retranché dont le général Galliéni est gouverneur lui sera également attribuée.

Devant ce dispositif, qui sera pris le 5 septembre, les cinq armées allemandes poursuivant les alliés en retraite, ont opéré une vaste conversion à gauche. Sur la frontière, elles étaient orientées face au sud-ouest, elles vont obliquer vers le sud en adoptant les itinéraires suivants :

La V^e armée du prince héritier, au pivot de la conversion devant Verdun, longe les lisières de l'Argonne, dans la direction de l'armée Sarrail, à laquelle elle prête légèrement son flanc gauche.

La IV^e armée du duc de Wurtemberg qui vient du Luxembourg belge et a franchi la Meuse à Mézières se déploie au sud de Châlons devant le général Langle de Carry.

Le général de Hausen, III^e armée, passera la Marne à

Eperney et rencontrera la droite du général Foch, tandis que le général de Bulow, II^e armée, après avoir franchi la rivière à Château-Thierry se heurtera à sa gauche.

La I^{re} armée du général de Kluck forme la droite et se propose l'enveloppement de la gauche alliée. Elle est forte de cinq corps d'armée et d'un corps de cavalerie. C'est elle qui s'est heurtée aux Anglais à Mons et qui, les refoulant, a pris la direction de Paris. Mais arrivée à proximité du camp retranché, elle a conversé vers le sud-est, laissant Paris en dehors de son mouvement. Elle trouvera devant elle, quand elle aura traversé la Marne à Meaux, le général Franchet d'Esperey et le maréchal French, tandis que le général Maunoury la menacera dans son flanc.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici la bataille de la Marne. Si sommaire que pourrait être cette description, elle me conduirait trop loin. Aussi bien puis-je renvoyer à l'exposé si clair du lieut.-colonel Poudret, dans la livraison de mars. Je constate simplement que le mouvement du général de Kluck a été déterminant sur le résultat de la bataille. Tandis que sur la frontière les armées allemandes formaient un front convergeant prêt à saisir dans sa pince les flancs de l'adversaire, leurs colonnes serrant les unes vers les autres ont rétréci ce front et ont pénétré dans la pince alliée.

Le général de Kluck n'a laissé qu'un seul de ses corps d'armée au nord de la Marne pour le couvrir dans la direction de Paris. Lorsque l'armée Maunoury attaquera ce corps et l'obligerà à rétrograder, les quatre autres devront être successivement rappelés pour le soutenir et protéger le flanc de la bataille entière. Ce rappel ouvrira un vide entre la I^{re} et la II^e armée allemande, vide que le corps de cavalerie von der Marwitz sera pendant un certain temps seul à masquer. Lorsque le général de Bulow suivra le recul de Kluck la fissure s'ouvrira entre la II^e armée et la III^e armée et les troupes du général Foch, appuyées par les troupes voisines y pénétreront. La question sera vidée ; les cinq armées allemandes se réfugieront derrière l'Aisne.

COMMENTAIRE STRATÉGIQUE

On a déjà beaucoup discuté et l'on discutera longtemps la résolution du général de Kluck de se diriger vers la Marne. A-t-il bien fait ? A-t-il eu tort ?

Je crois que sa résolution a répondu à un principe juste, celui de détruire la principale armée ennemie, base de la résistance de l'Etat, avant toute autre considération. Si les Alliés avaient été battus sur la Marne, il est probable que rien n'aurait sauvé Paris. C'eût été l'exacte répétition de la guerre de 1870-1871. La capitale suivait le sort de l'armée. Tandis qu'il n'est pas certain que Paris aurait été pris par la 1^{re} armée allemande en présence de toutes les forces alliées, prêtes à attaquer les quatre autres. La partie était au moins aussi chanceuse que celle qui a été jouée, avec peut-être quelques risques en plus.

En revanche, on peut reprocher au général de Kluck une erreur qui semble avoir été partagée par tous les chefs allemands et par l'armée et par la nation allemande, l'erreur de s'être mépris sur le degré de résistance de leurs adversaires et sur la portée des victoires remportées en Belgique et sur la Meuse.

La première faute semble avoir été commise à ce moment-là. Le plan de guerre allemand étant basé sur la concentration du maximum de forces en Occident afin d'en finir promptement avec la France avant de passer à la Russie, plus lente à mobiliser, il fallait conserver cette concentration jusqu'à ce que le résultat fût dûment acquis. Cela était d'autant plus nécessaire que la retraite des Belges sur Anvers avait entraîné déjà un détachement prélevé sur l'armée offensive de France. Cependant, les Russes ayant pénétré dans la Prusse orientale plus tôt qu'on ne les y attendait, un corps d'armée, peut-être deux, fut aussitôt envoyé de Belgique en Orient. Ce transfert n'aurait certainement pas été ordonné si l'état-major impérial avait conservé le moindre doute sur la portée décisive qu'il prêtait à ses premières victoires. Or, il n'est pas certain que la présence sur l'Ourcq du ou des corps d'armée transférés en Orient n'aurait pas changé la face de la bataille.

Les sentiments des chefs allemands ressortent d'ailleurs très nettement de l'ensemble comme des détails de tous les communiqués de l'état-major, du 21 août, date du premier succès, au 3 septembre. Leur examen trahit sans doute possible la persuasion générale d'une complète déroute de l'adversaire¹.

Il y a lieu de remarquer, au surplus, que l'action de front énergiquement poussée sur la Marne ne devait pas être isolée. L'état-major impérial n'avait nullement renoncé à l'espérance, pour ne pas dire à la conviction, de l'enveloppement des Alliés à l'est comme à l'ouest. La preuve en est donnée par l'attaque du Grand Couronné de Nancy, dont l'enlèvement devait ouvrir le passage entre les forteresses de Toul et Epinal, à travers le couloir que l'on a nommé « la trouée de Charmes ». La victoire sur ce point devait être décisive et faire tomber tout le front de la Marne.

3. La course à la mer.

On a appelé « la course à la mer » l'ensemble des opérations qui marquèrent la transition entre la bataille de la Marne et la bataille des Flandres. Les Alliés, dans l'impossibilité de rompre le front fortifié de l'Aisne, cherchèrent à l'envelopper et à le tourner par leur gauche. A cet effet ils la prolongèrent face à l'est, sur la rive droite de l'Oise, puis sur la Somme, et de plus en plus vers le nord, tandis que les Allemands s'efforçaient de parer à la menace et d'obtenir eux aussi l'enveloppement de l'aile adverse. Il en fut ainsi jusqu'à ce que les deux lignes de bataille eussent pénétré dans les Flandres, au nord de Lille. A ce moment, une nouvelle et imposante armée allemande fit son apparition, traversant du nord au sud la Belgique occidentale, et annonçant son intention de passer sur les derrières du nouveau front allié afin d'atteindre Calais. Cette force nouvelle se heurta aux Belges qui ayant évacué Anvers et longé la mer firent tête en arrivant vers l'Yser. Elle se heurta ensuite, entre

¹ Voir le volume-supplément de la *Revue Militaire Suisse*, 1915 : *Avant-propos stratégiques*, p. 56 et suiv.

Dixmude et Ypres, à une armée française de secours. Elle se heurta enfin, autour d'Ypres, à l'armée du maréchal French, retirée du front de l'Aisne pour former à Ypres la gauche alliée. Ces deux grandes rencontres de l'Yser et d'Ypres, qui durèrent du milieu d'octobre au milieu de novembre, constituèrent ce que l'on a nommé la bataille des Flandres.

COMMENTAIRE STRATÉGIQUE.

Il est utile d'éclairer les principes qui ont déterminé l'opération de la course à la mer et de voir par quelle transition la stratégie a passé de la bataille de la Marne à la bataille des Flandres.

Vaincus sur la Marne, les Allemands ont occupé une position de repli fortifiée sur l'Aisne ; ils se sont résolus à la défensive. Mais on n'adopte cette résolution-là que lorsqu'on ne peut autrement, et on ne l'adopte qu'avec le désir de ressaisir l'initiative des mouvements et de retrouver l'offensive aussitôt qu'on le pourra. A cet effet, sous le couvert de sa position, le défenseur masse des réserves les plus fortes possibles au moyen desquelles, d'une part, il refoulera l'assailant où celui-ci tenterait des irrupptions dans la position et, d'autre part, lancera une contre-offensive qui doit lui rendre la maîtrise de la manœuvre. Il choisira à cet effet le point ou les points de la ligne assaillante où la contre-offensive paraît de nature à déployer rapidement le plus complet résultat.

Sur cette base, la bataille devient une longue passe d'armes caractérisée par l'entrée en ligne successive, aux points sensibles, de troupes fraîches réservées dès le début ou qui deviennent disponibles au cours de l'événement. La défaite sera le sort de celui dont les dernières troupes fraîches, lassées par une succession de combats violents, devront s'avouer l'inutilité d'un nouvel effort.

Cette théorie résume la signification de tous les grands combats qui ont abouti à la course à la mer. Les Alliés cherchent le point sensible du front de l'Aisne pour l'enfoncer ; les Allemands, tout en se couvrant où ils sont attaqués, contre-

attaquent aux lieux où ils supposent un point sensible de l'ennemi ou à ceux où ils désireraient ressaisir l'offensive.

Ils se couvrent d'abord à leur aile droite, puisque c'est là que la menace adverse s'affirme ; et cette menace les constraint à replier cette aile face à l'ouest, sur la rive droite de l'Oise.

En même temps ils ripostent d'une façon qui semble prouver qu'ils n'ont pas perdu tout espoir de conserver et de renouveler la manœuvre offensive par leurs deux ailes. Jusque vers le 20 septembre, ils agissent à la fois autour de Verdun et dans l'angle ouest du front vers Noyon. Une poussée violente est même tentée au centre sur Reims. En résumé, l'impression est celle d'une contre-attaque générale.

Les jours suivants, elle se localise. Verdun et le centre sont abandonnés, et les troupes sont retirées de ces secteurs pour être concentrées à l'aile droite. Des contre-attaques montées en profondeur sont lancées à plusieurs reprises vers Noyon et vers Roye, où elles obtiennent un recul momentané des Français. Devant les nouvelles concentrations de ceux-ci prolongeant leur gauche, les contre-attaques allemandes s'élargissent vers le nord. Elles gagnent l'Ancre, elles gagnent la Somme, elles gagnent Arras, tout en persistant au sud, à Roye, à Noyon, à Lassigny.

En Belgique, la bataille a repris devant Anvers. Il y a là des forces à libérer, et qui ne peuvent l'être que lorsque la place sera tombée. La place tombe en effet, mais l'armée belge s'est échappée. Elle deviendra un appui d'aile gauche allié. Lorsqu'elle approchera de l'Yser, les contre-attaques allemandes ripostant à l'offensive ennemie encore prolongée vers le nord, auront atteint Lille et la vallée de la Lys.

(A suivre.)

Colonel FEYLER.
